

Notre rapport à la terre, pierre de touche de l'équilibre social et humain

TRP. Abbé François You,
Père abbé de l'Abbaye de Maylis

Marie-Joëlle Guillaume : Comment réfléchir en profondeur à la notion d'**enracinement** sans faire droit et place au rapport essentiel de l'homme à la terre ? Et comment ne pas songer, dans cette perspective, au témoignage immémorial de l'ordre bénédictin au service du **bien commun** ? Nous n'avons garde d'oublier que ce sont ses moines qui, défrichant la « *Gaule chevelue* » et bâtissant les monastères, ont porté sur les fonts baptismaux la civilisation de l'Occident ! Pourtant, c'est dans l'humilité que le TRP. François You a accepté de nous parler. C'est un témoignage de simplicité qu'il entend nous donner. Mais c'est précisément dans cette attitude qu'il va nous conduire à retrouver, je crois, le sens profond de notre rapport à la terre – dans l'amour d'abord et non dans la volonté de puissance.

Le Père François est entré à l'Abbaye de Maylis en 1976. Après son ordination sacerdotale et des

études de théologie morale à Rome, il est nommé, dans sa communauté, Maître des étudiants. Elu abbé par ses frères moines en 1997, il est depuis 2010 Président de la Conférence Monastique de France (CMF).

Il nous a confié que l'encyclique *Laudato Si'* avait beaucoup stimulé la vie monastique française dans un désir de conversion, pour mieux correspondre à la pensée créatrice de Dieu. C'est dans ce sens qu'en lien avec Mme Nathalie de Kaniv, le TRP. You a suscité la réflexion et les témoignages d'une vingtaine de communautés, pour les regrouper dans un recueil : *L'Ecologie intégrale au cœur des monastères*, paru chez Parole et Silence en 2019.

La communication du TRP. You, et l'échange de vues qui a suivi selon la coutume, se sont déroulés sous forme virtuelle en raison du confinement, c'est-à-dire par le biais d'échanges de courriels.

TRP. François You : Je ne suis pas un philosophe, je ne vais donc pas vous faire un exposé théorique pour un sujet si profond. Par contre je me propose de vous donner le témoignage de notre évolution communautaire, qui reflète bien le lien entre le travail de la terre et l'harmonie entre frères d'une même communauté, et même qui ouvre sur notre relation à Dieu. Nous retrouvons là trois axes principaux de l'écologie intégrale telle que le Pape François la définit dans *Laudato Si'* : rapport à la nature, rapport aux autres hommes, rapport à Dieu, « *tout est lié* ». L'expérience montre que ce que vit une communauté monastique peut éclairer toutes sortes de groupes humains, non pas en les poussant à imiter les moines, mais en les aidant à donner du sens à leurs comportements.

Pour commencer, quelques mots de présentation de notre communauté. Nous sommes une vingtaine de moines, sans rupture de générations, insérée au cœur d'un village landais. Nous suivons la Règle de saint Benoît, dans la Congrégation olivétaine, peu répandue en France (trois communautés : L'Abbaye du Bec Hellouin et celle de Maylis, et le Prieuré du Mesnil saint Loup). Notre activité financière a longtemps été unique, dans la culture et la commercialisation d'une plante aux vertus détoxifiantes reconnues, « la Plante de Maylis ». Cette dimension agricole nous permet d'entretenir des liens étroits avec nos voisins, par des échanges de conseils ou de matériels. Depuis l'an 2000 nous avons aussi lancé une petite activité de fabrique et commercialisation de cire encaustique pour l'entretien du bois.

Le temps de la fondation de la communauté

Notre présence à Maylis remonte à 1946. Nous avons évidemment cherché un moyen de subsistance, et très vite nous avons découvert dans notre propriété une plante aux vertus bénéfiques pour purifier le sang. Comprenant qu'il s'agissait là d'un don de Dieu, bien sûr pour ceux qu'elle soignerait, mais d'abord pour nous moines car elle était en mesure de nous faire vivre financièrement, nous avons construit notre équilibre de vie sur son exploitation par nos soins.

Par ce travail agricole, nous avons appris à dépendre de la météo, et de la nature en général. C'est Dame Nature qui rythmait notre temps : « C'est le moment de repiquer, c'est le moment de désherber, c'est le moment de récolter ! » Nous devons obéir sous peine de voir notre plante

dépérir. Ainsi, quand bien même il faisait froid, ou chaud, ou humide, nous partions aux champs pour accompagner la croissance de notre plante. Et nous partions en communauté, car il s'agissait d'un travail nécessitant une main d'œuvre importante. Nous avons dès le début choisi d'œuvrer aux champs en moines, c'est-à-dire de travailler en silence, d'y prier nos offices. En ce lieu de travail, tout s'unifiait, à la fois dans la peine et dans la joie.

Ce lien à la terre a développé chez nous un style de vie bien caractéristique, marqué par la simplicité, le sens du réel, des joies simples. Pour travailler un sillon, chacun va s'y donner selon son tempérament : l'un baisse la tête et ne la relèvera que lorsque son sillon sera achevé, un autre sera plus sensible à tout ce qu'il découvrira sur son itinéraire et rendra grâce au Seigneur, un troisième sera toujours à la peine, etc. Chacun manifeste son don personnel, nos différences se complètent en une belle harmonie.

Notre disponibilité à l'imprévu nous a donné une souplesse, dans notre manière de concevoir l'aménagement du temps, que bien des communautés nous envient. De plus, notre activité agricole nous permet une proximité professionnelle avec nos voisins, favorisant un fort ancrage dans le territoire local.

La culture de notre Plante s'est développée paisiblement pendant cinquante ans, puis nous avons commencé à éprouver de plus en plus d'ennuis : maladies, vieillissement des pieds qui devenaient moins toniques, etc. Malgré tous nos efforts, nous ne parvenions pas à revigorer la plantation. Parallèlement à ces difficultés, la communauté elle-même avait vu partir tous ses fondateurs, elle était en recherche d'un second souffle spirituel. Je ne savais comment faire.

C'est alors qu'en 2015, l'Encyclique pontificale *Laudato Si'* sur l'écologie nous a profondément rejoints. Personnellement je sentais que ce texte contenait un message pour nous, je percevais qu'il nous appelait à une conversion, mais je ne voyais pas du tout en quoi, ni comment. J'ai longuement commenté ce document aux frères, et je sentais que cela résonnait en eux. Ils percevaient comme moi qu'il y avait là quelque chose qui nous était destiné, mais nous ne savions pas quoi. Nous avons donc programmé deux sessions de formation pour nous nourrir d'une saine vision de l'écologie, l'une avec un ingénieur agronome

converti au bio, et l'autre avec une économiste sociale et solidaire.

Changement de regard sur notre plante : La relation à la nature

Le premier formateur nous a aidés à porter sur notre plante un autre regard que simplement intéressé (soit par les efforts physiques à fournir, soit par le rendement économique). Il nous a appris à regarder notre plante comme un vivant qui avait besoin d'être aidé pour surmonter les défis qui s'offraient à lui. Il faut dire qu'à l'époque, la plante était très malade et ne résistait plus aux attaques du « mildiou ». Elle dépérissait d'année en année. Très rapidement notre spécialiste nous a donné comme consigne : « Il faut redonner vie à votre terre » ! Effectivement, quand nous creusions une tranchée dans notre terrain, il y avait bien peu de ces petits êtres vivants qui d'ordinaire habitent la terre ! C'était un domaine quasi-mort. Aujourd'hui, pour un seul coup de pioche donné, nous dérangeons un ou deux vers de terre qui cherchent aussitôt à se mettre à l'abri. Les vers de terre sont importants, car ils creusent des galeries qui aèrent la terre, mais surtout ils viennent chercher de la nourriture en surface, puis ils descendent et évacuent leurs déchets à quelques dizaines de cm en profondeur, fécondant ainsi le terrain.

Alors, qu'avons-nous fait pour redonner vie à notre terre ? Nous avons récupéré les déchets alimentaires de la communauté dans un compost. De même, les feuilles des arbres et les branches taillées ont été réutilisées pour nourrir le sol tout en empêchant les herbes non désirées de pousser. Puis nous avons fait venir nos brebis sur les lieux pour mettre de l'engrais avant que la plante ne pousse. Ce sont donc tous les déchets de la communauté que nous avons réutilisés au service de notre plantation. Jusqu'à présent, nous nous en débarrassions d'une manière ou d'une autre, dorénavant ils vont être réinvestis au service de la vie. Vous percevez à travers ce récit le changement du regard que nous portions sur notre Plante. Autrefois, nous la considérions comme un problème qui nous causait beaucoup de soucis, maintenant elle est devenue comme la dernière-née de notre exploitation, au profit de laquelle on fait collaborer toutes les autres forces, pour lui permettre de se développer. Parallèlement nous avons veillé à répartir autour d'elle des « plantes compagnes », qui appellent certains insectes ou en repoussent d'autres, afin de faciliter son développement.

Vous comprenez bien que, par-là, c'est toute notre attitude devant notre plante qui a changé. Autrefois, le frère responsable des cultures surveillait la plante, et quand il décelait des défauts, il téléphonait au conseiller agricole, lui décrivant les symptômes. Son interlocuteur répondait : « C'est telle maladie, alors prenez tel produit, diluez-le à tel dosage et répandez cela pendant telle durée, et si cela ne donne pas de fruits, nous doublerons la dose ! » Il s'agit là d'une attitude volontariste. L'agriculteur se situe au-dessus de sa plantation et veut lui faire produire ce qu'il attend ; et il la force dans ce sens.

Aujourd'hui, qu'en est-il ? On considère que si la plante est malade, c'est qu'il lui manque quelque chose, il faut la nourrir pour qu'elle retrouve sa force, et soit capable de résister elle-même aux attaques d'un virus ou d'un insecte, ou encore de champignons ravageurs. Alors nous travaillons à donner vie à nos sols, nous choisissons d'autres plantes compagnes, nous allons peut-être faire venir des animaux pour féconder le terrain (poules ou autres), etc. C'est tout un écosystème qui est mis au service de la plante pour lui permettre de donner son fruit.

Arrivés à ce stade de mon partage d'expérience, nous pouvons nous poser la question : est-ce que ce changement de perspective agricole n'aurait pas son parallèle dans une autre communauté humaine (famille, profession, association ...) ? De fait, tout supérieur peut regarder les autres « de haut », en leur imposant de produire ce qu'il attend d'eux, en agissant de manière volontariste. On entend parler, de temps en temps, d'entreprises où les employés sont pressurisés de la sorte. À long terme une telle entreprise ne peut durer. L'exemple donné ci-dessus montre un état d'esprit différent. Si une plante est malade, c'est qu'il lui manque quelque chose pour savoir résister aux attaques. Il s'agit de trouver ce qui manque et de le lui fournir. C'est tout un écosystème qui est mis au service de la plante malade, pour l'aider à être vigoureuse et donner le meilleur d'elle-même.

N'en irait-il pas de même dans un groupe humain ? Au lieu de forcer chacun à produire le fruit attendu par l'autorité, ne serait-il pas plus naturel, plus sain et même plus efficace à long terme, d'envisager le travail comme une collaboration, en créant les conditions permettant à chacun de donner le meilleur de lui-même ? Ce n'est certainement pas possible en toutes

circonstances, mais dans la majorité des cas, la question vaut la peine d'être posée.

Travail avec des coachs, laïcs : La relation aux autres.

Parallèlement aux deux sessions suivies sur l'écologie, j'ai demandé aux frères ce qu'ils en retenaient pour nous, en quoi cela pouvait nous interpeller. Les premières réponses concernaient notre nourriture. Il nous fallait revenir à une cuisine faite par nous-mêmes, et donc à cultiver un potager pour produire nos propres légumes, et à partir de là, avoir un poulailler, un cochon, un buffle (?) Puis un frère a élargi la question : « L'écologie ne se limite pas au soin des plantes, n'y a-t-il pas une dimension humaine ? Ne sommes-nous pas trop écrasés par le travail, par des responsabilités multiples qui nous écartèlent ? Ce n'est pas pacifiant ! » Un autre a rétorqué : « Est-ce que notre équilibre de vie entre prière, travail, détente, vie communautaire, ne serait pas à repenser ? »

Là, nous avons compris que notre travail de conversion devait commencer par une réflexion approfondie sur nos priorités, sur nos choix de fond, sur notre organisation interne.

Je ne nous sentais pas en mesure de conduire seuls un tel travail paisiblement. Il fallait nous faire aider. Pourquoi ne pas faire appel à des gens formés, qui nous aideraient à nous poser les bonnes questions, et à faire émerger de nous les décisions à prendre ? Nous ne voulions pas dépendre d'experts laïcs qui nous imposeraient leur vision des choses, nous avons besoin de méthode pour bien réfléchir nous-mêmes, et pour nous accompagner dans les choix que nous ferions. Nous avons choisi le cabinet Ezalen, habitué à travailler avec des monastères, et où ils viennent à deux, l'un spécialiste en organisation et l'autre psychologue, donc compétent pour aider à faciliter les relations communautaires. En gros, ils viennent deux jours chaque trimestre, et rencontrent soit la communauté, soit des groupes, soit des individuels. Cela dure depuis presque trois ans.

La première réflexion qui nous est venue à l'esprit donnait l'axe de notre travail : nous ne voulons pas devenir des « écolos habillés en moines ». Nous voulons que notre conversion nous enracine dans notre vocation monastique, et par là nous rende plus sensibles aux exigences de l'écologie intégrale. Chacun a donc été invité à exprimer ce qui, pour lui, paraissait le plus important dans sa vie monastique. Qu'est-ce qui

lui a permis de durer, pendant ses périodes de crise ? A quoi tient-il vraiment ? Pourquoi est-il entré à Maylis et non ailleurs ? etc. En fait, nous étions invités à partager aux autres frères la manière dont Dieu s'y était pris avec chacun de nous, pour nous faire entrer dans cette communauté de Maylis. Nous nous « reconnectons » ainsi à notre appel, reconnu à travers le concret de notre vie.

Une deuxième question portait sur la façon dont nous voyions notre vie monastique : qu'est-ce qui est porteur de vie, qu'est-ce qui lui donne du souffle, de l'authenticité ? Ensuite, à quels défis serons-nous affrontés dans un avenir à moyen terme ? De ces interrogations a découlé une liste de sujets qu'il nous faudrait aborder. Les deux premiers thèmes sur lesquels nous nous sommes penchés étaient formulés ainsi : *Equilibre de vie, entre travail, prière, détente et communauté* ; et *Comment améliorer la communication entre nous*.

Ce qui est frappant, c'est qu'immédiatement, c'est le second sujet qui s'est imposé comme prioritaire. Si nous voulions nous poser des questions de fond, il nous fallait auparavant apprendre à mieux communiquer entre nous. En raison des besoins de silence, nous étions habitués à travailler chacun sur son domaine, mais sans suffisamment savoir ce que les autres vivaient. Des décisions se prenaient sans que la communauté en soit informée ou sans qu'elle ait beaucoup son mot à dire. Ainsi, l'esprit communautaire manquait de consistance, des frustrations ne s'exprimaient pas, mais elles abîmaient la paix intérieure.

Nous avons donc mis en place des espaces de communication (par exemple un partage des agendas pour la semaine à venir). Nous avons appris à dialoguer de manière plus paisible, en nous écoutant davantage. Nous avons ainsi établi progressivement un climat où chacun puisse davantage exprimer devant tous sa vulnérabilité, ses pauvretés, ses limites, ses joies et espérances etc. Le résultat ne s'est pas fait attendre : le climat de paix s'est beaucoup approfondi, la prière s'est détendue. L'organisation communautaire a évolué dans la manière de prendre des décisions : c'est rarement une personne seule qui décide, ce sont davantage des petits groupes concernés par la décision.

En considérant ce travail communautaire, on peut être porté à regarder cela de haut : « Que font-ils d'extraordinaire ? Ils en restent au niveau psychologique. Pour des moines, c'est un peu dommage. Est-ce que leur Règle ne leur donne

pas suffisamment de motifs surnaturels pour se convertir sans cesse ? » etc. La liste des arguments peut facilement être allongée. Essayons de poser un autre regard sur cette évolution communautaire. Constatons d'abord que les frères ont appris à faire circuler l'information entre eux. Ils se sont organisés pour que chacun participe davantage aux décisions, ou au mûrissement qui les prépare. Très nettement l'esprit communautaire s'en est trouvé renforcé. Faisons le parallèle avec le travail agricole. « Il vous faut redonner vie à votre terre » nous répétait-on à l'envi. Alors nous avons investi dans cette préoccupation tous les déchets de la communauté pour qu'ils servent à féconder les sols : déchets alimentaires, déchets végétaux, déchets animaux ... C'est tout ce rebut qui a redonné vie à la terre ! N'en va-t-il pas de même au niveau communautaire ? En apprenant à discuter entre nous, au point d'accepter de nous montrer vulnérables les uns devant les autres, ne sont-ce pas nos déchets que nous avons mis en commun ? L'un a exprimé son incapacité à réfléchir quand les décibels montent trop haut. Un autre, à quel point il était encore bloqué devant un frère qui l'a, autrefois, rabroué trop fortement et de manière injuste. Un troisième a osé dire la pression démesurée qu'il se met lui-même quand on lui confie une tâche, etc. Ne sont-ce pas nos pauvretés, nos déchets, que nous mettons en commun ? Mais alors notre communion ne repose plus sur les réussites brillantes des uns ou des autres. Elle émane de la confiance mutuelle qui va jusqu'à parvenir à se désarmer les uns devant les autres.

Ne croyez-vous pas que tout ce travail de communication, finalement, a renforcé la vie de notre communauté ? Là aussi, nous avons travaillé à « redonner vie à notre terre » ! Au niveau agricole, cela se manifeste par l'apparition de vers de terre et d'insectes multiples..., mais au niveau d'une communauté humaine, on perçoit ce renouveau à la qualité de communion entre nous, à la capacité de partager nos vulnérabilités, au climat de paix et d'entraide mutuelle émanant de chacun.

Si, au niveau agricole, nous avons modifié notre manière de faire, passant de plus en plus à des techniques de culture qui respectent l'environnement et chaque plante, au plan communautaire, c'est le partage des informations qui a été modifié : il a pris une part beaucoup plus grande dans notre organisation, depuis le simple échange sur les agendas jusqu'à la manière de prendre des décisions. Nous sommes passés de :

« Celui qui sait et a la responsabilité décide pour les autres » à « Celui qui sait partage ses informations avec d'autres responsables, pour réfléchir ensemble puis décider. » Finalement nous sommes passés de « agir pour (les autres) » à « agir avec (les autres) ». La communauté en tant que telle a repris vie. Elle est devenue davantage partie prenante de son avenir.

La relation à Dieu

Quand on regarde l'ensemble de l'évolution de la communauté depuis *Laudato Si'*, on peut se poser la question : « Ils ont modifié leur relation à la nature. De là ils sont passés à la relation entre eux. Mais est-ce que cela reste à ce niveau humain ? Qu'en est-il de leur relation à Dieu ? »

J'ai déjà exprimé que par le climat de paix qui s'est approfondi dans la communauté, le climat de prière s'est vu, lui aussi, modifié. Si les frères sont plus paisibles entre eux, ils arrivent à la prière avec l'esprit et le cœur plus libres pour accueillir la parole de Dieu et se laisser façonner par elle.

Parallèlement à cela, dans notre travail avec les coachs, nous avons abordé la question de notre équilibre de vie. Il nous semblait que le travail avait pris une place prédominante, qu'il nous fallait lui mettre des limites, pour préserver le sens profond de notre vocation monastique. Notre activité professionnelle est au service de la prière. Elle doit rester seconde par rapport à cette priorité. Nous avons donc pris des mesures pour nous redonner des espaces de liberté où chacun puisse librement vaquer à Dieu, à sa manière personnelle. Le lundi sera vécu dans ce sens. Le mois de janvier, l'hôtellerie sera fermée. Les heures d'accès à internet seront plus restreintes, en particulier pour ne pas empiéter sur le temps du grand silence nocturne où la relation à Dieu est plus libre.

Autant de mesures qui furent prises sans difficultés. L'amélioration du dialogue communautaire a ainsi ouvert la voie à une intensification de la relation à Dieu. Mais quand on regarde l'ensemble du processus, le point de départ est un changement de regard sur nos plantes, sur la nature. C'est à partir de là que s'est amélioré le climat communautaire et que s'est établi un équilibre de vie mettant davantage Dieu à la première place. Oui, « *tout est lié* ». Le Pape le répète souvent dans son encyclique, mais nous le vérifions dans notre évolution communautaire. Notre qualité de relation entre nous est liée au regard que nous portons sur la nature, elle est également liée à notre relation à Dieu.

Mais il manque un élément dans cette chaîne d'interdépendance réciproque, c'est celui de notre relation à nous-mêmes. Quel regard chacun de nous porte-t-il sur lui-même ?

La relation à soi-même

Si les frères acceptent de partager leurs zones de vulnérabilité les uns devant les autres, c'est parce qu'ils ont confiance dans le fait que les autres n'en profiteront pas pour les écraser. C'est dire qu'ils ont droit à avoir ces zones d'ombre en eux. Ce n'est pas une catastrophe, personne ne nous mettra au ban de la communauté pour cela. C'est dire que chacun a droit à avoir ses pauvretés, chacun a le droit d'« être moche » quelque part ! Mais alors chacun peut s'aimer soi-même, avec ses zones sombres ... Dans un tel climat écologique, le regard que chacun porte sur soi-même peut ainsi être modifié lui-aussi, profondément, et changer bien des choses !

Tout est lié, et la conversion à laquelle nous appelle le Pape est quelque chose de très large, qui englobe toute notre vie. Il parle quelque part de révolution culturelle ! « *Ce qui arrive en ce moment nous met devant l'urgence d'avancer dans une révolution culturelle courageuse* » (LS 114). Autant dire que la démarche de conversion

dans laquelle notre communauté est engagée n'est qu'un tout petit point de départ. Sur cette voie, d'autres sont bien plus avancés que nous, d'autres le sont un peu moins. Le travail est infini, il pourrait nous décourager. Mais l'expérience montre que dans ce processus, ce qui est important c'est de se mettre en marche, de faire le petit pas que nous voyons devant nous, aujourd'hui. De là un pas suivant nous apparaîtra, puis un troisième, etc. Et c'est ainsi que l'on se met en marche !

Oui, notre relation à la terre est fondamentale pour l'équilibre individuel et communautaire de la société. C'est à travers elle que s'expriment et se construisent nos relations à nous même, aux autres humains, et même à Dieu !

Qu'il le veuille ou non, l'homme est une créature. Il est fruit du même acte créateur de Dieu que l'ensemble de l'univers. Il est régi par la même pensée créatrice, par le même « *logos* ». On ne peut penser la vie humaine qu'en lien avec toutes ces ramifications dans l'univers. Celui-ci forme un tout. Certes l'homme en est le sommet, il en est aussi le gérant, mais en demeurant soumis à l'acte créateur, jamais au-dessus.

Échange de vues

Père Jean-Christophe Chauvin : Cher Père, merci pour ce beau partage d'expérience. Gustave Thibon ne renierait pas votre propos, et n'aurait sûrement pas été aussi loin, d'ailleurs. C'est concret, c'est simple et c'est limpide !

Comme vous le dites, c'est le changement de regard qui a tout changé. Est-ce qu'on profite de la plante ou est-ce qu'on en prend soin ? Le parallèle avec les communautés humaines (communautés religieuses ou entreprises) me semble particulièrement riche. Jusqu'à l'idée que ce sont les déchets qui permettent de respirer, pour la terre comme pour les communautés...

Merci de nous avoir rappelé que les premières plantes dont nous devons prendre soin, ce sont nos communautés humaines : communautés religieuses, entreprises et familles aussi bien sûr. Bien fraternellement.

TRP. François You : Merci cher Père pour votre bienveillance, qui me donne courage pour affronter ensuite les autres questions. Comme vous le dites très bien, c'est notre regard qui a changé. Regard porté sur notre plante, et à travers elle sur l'environnement en général : la nature n'est pas une simple réserve de matière première dont on peut user à volonté, la nature, c'est du vivant, qui a ses lois. Si on la respecte, et si on la traite bien, elle nous offre ses richesses. Si on la regarde « de haut » comme un simple bien de consommation, un jour ou l'autre, elle nous fera comprendre sa dignité, en se révoltant. Regard porté sur chaque frère, ensuite : s'il me fait confiance au point de me livrer sa vulnérabilité, alors je ne peux qu'en prendre soin, et là, je découvrirai ses richesses ... qu'il a envie de mettre au service de tous.

Saint Benoît, dans sa Règle, demande que le Père Abbé ne cherche pas tant à se faire craindre qu'à se faire aimer (RB 64). C'est d'ailleurs une citation de saint Augustin. Cela ne veut pas dire qu'il faille faire de la démagogie, ce n'est pas ainsi que les frères aimeront leur abbé. Ils l'aimeront s'ils se sentent aimés de lui, s'ils se sentent respectés, protégés, encouragés par lui. S'ils sentent que l'abbé prend soin de chacun ! Alors le climat communautaire sera bon, les frères donneront tout ce qu'ils sont, à Dieu et à la

communauté. Ce principe n'est-il pas valable, *mutatis mutandis*, pour toutes les communautés humaines ? Pour tous les supérieurs ou chefs de quelque groupe humain ?

Hervé L'Huillier : Père, je comprends bien ce que vous dites. Mais je me demande pourquoi nous n'allons pas un peu plus loin, jusqu'à exprimer **la relation elle-même** comme une créature de Dieu, dont le modèle est la relation intra-trinitaire. Quand nous récitons le Credo, nous parlons des choses « visibles et invisibles » ; or les relations sont à la charnière des deux. Nous disons souvent : « Prions pour un tel, une telle, tel groupe ... », mais très rarement : « Prions pour ce qui nous relie, ce qui nous éloigne, ces liens qui se distendent, puis semblent cassés, ces relations qui nous échappent... ». Dans notre paroisse, nous avons la chance de bénéficier de l'Adoration eucharistique perpétuelle. Des personnes confient des intentions ; une personne avait écrit ceci : « Seigneur, guéris ma parole ». Cela m'est resté : elle avait le sens de la relation, qui a besoin d'être guérie, soignée, encouragée, bénie, passée au feu ... et qui garde aussi une part de mystère, comme toute créature divine.

Cette question n'est pas abstraite. Dans le monde des réseaux sociaux, elle devient centrale. Mais nous le découvrons aussi avec la pandémie actuelle. Vous le savez, vous qui connaissez bien la doctrine sociale de l'Église : quand elle parle de solidarité, l'Église sous-tend l'idée d'interdépendance : nous sommes tous, y compris l'invisible, reliés. C'est quelque chose dont il reste beaucoup à découvrir.

C'est un peu éloigné du sujet que l'Académie vous avait confié, si nous le limitons à la terre du point de vue agricole, mais cela en fait pleinement partie, me semble-t-il, si nous pensons à notre « maison commune ».

TRP. François You : J'aime beaucoup ce que vous dites : cette importance fondamentale de la relation. Je ne sais s'il est justifié de la déclarer créature de Dieu, je ne suis pas suffisamment philosophe pour cela, par contre la relation appartient à la notion d'*image de Dieu*. Il me semble que les scientifiques découvrent toujours plus à quel point la création forme un tout, du

« macro » au « micro ». Tous ses éléments sont en relation les uns avec les autres, en interdépendance. Le concept d'écosystème le fait comprendre à merveille : dans un écosystème, tous les éléments sont en dépendance les uns des autres, végétaux, insectes, animaux, humains. Les écosystèmes eux-mêmes sont en relation les uns avec les autres, jusqu'à l'écosystème terre, qui est en lien avec d'autres écosystèmes plus larges, même invisibles à l'œil nu (autres galaxies), même du domaine purement spirituel (anges).

À ce sujet, la nature nous donne une leçon formidable : quand deux écosystèmes différents se rejoignent, on constate que la zone frontière, que l'on appelle « écotone », présente une densité de vie particulièrement abondante. Imaginez un étang (écosystème aquatique) ; il est inséré dans une forêt (écosystème de végétation et de vie animale). La bande de terrain qui borde l'étang grouillera d'insectes de toutes sortes, de champignons qui ont besoin d'humidité, d'animaux à la recherche de l'eau, ou de poisson pour se nourrir, etc. Ainsi la différence des écosystèmes suscite la confrontation et les échanges. Elle appelle et suscite la vie, et non pas le contraire.

Cet exemple de la nature nous fait comprendre qu'entre humains, nous avons aussi besoin les uns des autres ... et des autres différents de nous ! Pas simplement de nos sosies ou de clones formés à notre image ! Ce n'est pas par hasard si notre communauté s'est fait accompagner par des coachs laïcs : par leur compétence laïque, ils pouvaient nous apporter un regard neuf sur notre vie communautaire, que des religieux n'auraient pas eu, et nous aider à nous poser de bonnes questions.

Dans le même ordre d'idées, je me suis fait aider par une laïque, historienne et mère de famille, pour interroger une vingtaine de communautés monastiques de tous genres, sur leur manière de vivre l'écologie intégrale. Ces témoignages ont été rassemblés dans un livre paru récemment. Par la collaboration entre un moine et une mère de famille, une historienne de l'art et un père abbé, l'ouvrage a acquis une qualité qu'il n'aurait jamais obtenue si l'un ou l'autre était resté seul pour le penser et le réaliser.¹

¹ Nathalie de Kaniv et P. François You, *L'écologie intégrale au cœur des monastères*, Parole et Silence 2019. Plusieurs idées évoquées dans mon propos sont extraites de cet ouvrage.

C'est pour cela que le Pape donne une telle importance au dialogue, indispensable pour arriver à des solutions justes. Mais il doit s'agir de dialogues vrais, non pas de monologues simultanés où chacun cherche à parler plus fort que l'autre pour le faire taire. Le vrai dialogue implique que chacun s'exprime en vérité, mais aussi qu'il soit prêt à se laisser "déplacer" par l'autre si le propos de ce dernier est solide. Si chacun n'est pas prêt à accepter ce qui est vrai chez l'autre, quitte à modifier son propre point de vue, alors il ne s'agit pas d'un vrai dialogue, la relation est faussée. L'interdépendance, que vous évoquez fort à propos, est à ce prix.

François Delarue : Je souhaiterais proposer à notre échange deux réflexions et une question.

Une réflexion, d'abord, concernant la phrase : « *Rapport à la nature, rapport aux autres hommes, rapport à Dieu, tout est lié* ». La pratique du cénobitisme n'est apparemment pas plus facile que l'éremitisme. Bien évidemment, ce qui vaut pour les moines, comme pour les ermites, vaut aussi pour les humbles laïcs ! Les moines nous montrent que toutes nos actions, toutes nos prières doivent valoriser la tradition (au sens que lui donne le Pape Benoît XVI), la transmission, l'enracinement.

« *Dieu à la première place* », ou « *Dieu premier servi* », comme le disait Jeanne d'Arc. Et encore : « *La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant* » (Saint Irénée).

Deuxième point : vous soulignez la nécessité d'une écologie intégrale, telle que l'a définie le Pape François - écologie agricole, industrielle et économique, mais aussi humaine, éclairée par notre patrimoine spirituel. Or l'homme s'insurge avec raison contre la pollution atmosphérique, le pétrole, les déchets radioactifs, l'envahissement du plastique, le réchauffement climatique, les herbicides et pesticides. Mais l'écologie contemporaine, volontiers sélective, est pleine de contradictions : on peut lui opposer l'usage immodéré d'additifs et de conservateurs alimentaires plus ou moins naturels, de produits ménagers, de produits de bien-être, de cosmétiques, sans oublier la contraception chimique, qui est - par définition - « **contre nature** » !

L'écologie humaine, si elle allait au bout de la logique, remettrait en question l'avortement (on s'émeut de plus de 22 000 morts provoquées par le COVID-19 - dont plus de 45% en EHPAD - mais qui est encore ébranlé par 220 000 morts

annuelles par avortements, sans compter les embryons surnuméraires sans « projet parental » sacrifiés à la recherche, et aussi l'euthanasie - légale dans certains pays, masquée dans d'autres (« sédation terminale » ...) ? L'un et l'autre sont aussi « contre nature ».

Enfin, l'écologie intégrale justifierait de revoir la logique économique actuelle, souvent loin de la recherche du **bien commun**, au profit de l'intérêt de carrière et de l'esprit de lucre (l'*hubris* aussi : l'homme, « ce petit dieu »). De même que le rééquilibrage de l'écosystème pour nourrir la terre et lui « *redonner sa force* », l'écologie humaine ne peut se limiter à une vision purement matérialiste, à favoriser le « bio » ou encore l'antispécisme, à préserver les océans...

Il faut que l'homme redécouvre une vision spirituelle de la nature, de la « Création », apprenne à discerner les vraies priorités, l'essentiel de l'accessoire, à économiser les ressources naturelles qui lui sont données et à partager les richesses. L'esprit de compétition est parfois stimulant, nécessaire, mais il est néfaste quand il oublie la solidarité, la fraternité, la charité (St Paul, 1 Co) et l'humilité !

Tout cela me conduit à vous poser cette question : Comment faire pour que l'écologie intégrale nous fasse retrouver le sens de notre condition humaine, de notre destinée, au sens anthropologique, physiologique et spirituel ???

TRP. François You : Merci pour vos belles réflexions sur l'écologie, et la question que vous exprimez.

L'écologie comprise dans son intégralité ne se contente pas de s'occuper des plantes ou des océans, ni même des animaux de toutes sortes. C'est le même cri qui s'élève vers le Ciel, émanant de la terre-mère et de nos frères humains. C'est le même dynamisme qui voudrait nous faire sortir du paradigme technocratique pour entrer dans un regard plus contemplatif, plus intérieur sur l'homme. Mais là, nous nous heurtons au mystère du mal qui va toujours tenter de rabaisser le regard de l'homme vers ses propres intérêts immédiats. C'est pour cela que le Pape n'a pas peur d'affirmer : « La meilleure manière de mettre l'être humain à sa place, et de mettre fin à ses prétentions d'être un dominateur absolu de la terre, c'est de proposer la figure d'un Père créateur et unique maître du monde, parce qu'autrement l'être humain aura toujours tendance à vouloir imposer à la réalité ses propres lois et intérêts » (LS 75). Si l'on oublie la présence d'un

créateur, maître de tout, et qui soit un absolu devant lequel l'homme ne peut passer outre, celui-ci cherchera toujours à prendre cette place laissée vide.

C'est pour cela que l'écologie intégrale ne se présente pas comme une simple doctrine qui nous dicterait des principes à observer pour avoir un comportement « juste ». Il faut aussi une « *mystique qui nous anime* », qui va nourrir les mobiles intérieurs qui nous poussent, nous motivent, nous encouragent et qui, finalement, donnent sens à l'action personnelle et communautaire que nous menons. (LS 216)

Et là, je me permets d'indiquer une voie pour avancer. Dans le livre évoqué plus haut, nous avons fait parler des communautés monastiques catholiques et réformées, mais aussi orthodoxes. Je puis vous garantir qu'on perçoit dans le témoignage des orthodoxes une attitude beaucoup plus contemplative que chez nous. Ils ont davantage que nous le sens de la présence de Dieu dans sa création. Sur ce point, l'Eglise d'Orient a certainement beaucoup à apporter à l'Eglise d'Occident.

Bertrand Ract Madoux : Cher Père, le hasard de la vie a fait que j'ai été récemment aux abords de l'Abbaye de Maylis, à l'occasion des obsèques d'un de mes vieux amis, le colonel Antoine de Noray, qui avait, je crois, des relations étroites avec l'Abbaye. Je souhaitais donc pour cette raison vous saluer, et surtout vous féliciter pour ce que vos frères et vous-même avez fait au fil des ans de cette jeune abbaye, dans un si beau cadre.

Vos propos sont lumineux, cohérents et inspirants ! Car votre cheminement remarquable nous conduit de "La Plante" jusqu'au Ciel, en passant par le mode de vie des frères qui évolue en phase avec la Nature et l'Amour du prochain.

Hormis le fait que l'on retrouve avec plaisir dans ce cheminement une part de la pédagogie et du parcours scouts, il peut aussi paradoxalement se retrouver en partie dans la vie militaire que j'ai eu la chance de connaître durant de nombreuses années... C'est particulièrement frappant dans la partie relative aux relations humaines au sein de la communauté, mais également dans le respect pour la nature.

Pourriez-vous nous dire ce que vous pensez de ma comparaison sans doute audacieuse et, sûrement, m'en indiquer les limites ?

TRP. François You : Il y a un an ou deux, je participais à un séminaire de travail ressemblant à

votre assemblée (sauf que la participation féminine était nettement plus élevée...). Le thème était : l'obéissance. J'y ai exposé la vision de saint Benoît dans la Règle (RB), en trois temps.

1/ Puisque, dans un regard de foi, l'Abbé dans la communauté « *tient la place du Christ* », dès qu'il exprime un ordre, on doit avoir une quasi-immédiateté de la réponse. (RB5)

2/ Cependant saint Benoît précise que si un ordre paraît au frère impossible à satisfaire, qu'il aille voir le supérieur, lui expose ses difficultés en toute humilité, et si l'ordre est maintenu, « *il se persuadera que la chose lui est avantageuse, et il y obéira par amour, en mettant sa confiance dans l'aide du Seigneur* ». (RB 68)

3/ Enfin, il ne faut pas oublier que dès le début de sa Règle, saint Benoît insère un chapitre, immédiatement après celui qui décrit les qualités que doit avoir l'Abbé, traitant de « *l'appel des frères en conseil* » (RB 3). Il est exprimé que chaque fois que dans la communauté il y aura quelque affaire importante à décider, l'Abbé réunira toute la communauté, exposera lui-même de quoi il s'agit, puis il fera parler les frères. Tous sont invités à s'exprimer, même les plus jeunes, pourvu que chacun parle avec humilité et soumission. Ensuite l'Abbé décidera, et tous mettront leur foi à obéir.

En général, quand j'exprime cette exigence de dialogue avant une décision, mes auditeurs réagissent en admirant cette attitude de concertation du législateur monastique. Ce jour-là, un doigt s'est levé pour demander la parole : « Je voudrais vous dire que dans l'Armée, ou au moins dans la Marine que je connais bien, cette attitude est mise en œuvre. Je suis Amiral, j'ai commandé un sous-marin nucléaire, je puis vous garantir que nous pratiquons cela, non pas bien sûr au moment du combat proprement dit, où là, l'obéissance doit être immédiate. Mais d'une manière générale il est fondamental de consulter tout le personnel pour les grandes orientations de la vie à bord. Chacun a son point de vue qui peut être éclairant pour l'ensemble. Et puis, quand tous ont participé à la réflexion, la mise en œuvre sera plus facile et mieux appliquée, car ils connaîtront les tenants et aboutissants des décisions et sauront mieux les appliquer. »

Il me semble que cette attitude rejoint tout groupe humain. Les hommes ne sont pas des objets, des boîtes de conserve que l'on déplace à sa guise, ni même des robots auxquels on impose d'accomplir des tâches, mécaniquement. S'il

connaît la finalité de ce qu'on lui demande, s'il en comprend le sens et les limites, tout travailleur participera de manière mieux ajustée à l'œuvre requise, et sera fier de collaborer à quelque chose qui le dépasse.

Mgr Philippe Brizard : À partir de l'expérience écologique concrète, l'Abbaye de Maylis réinterprète la Règle de saint Benoît, laquelle règle a souvent inspiré des codes de management. À quelles conditions semble-t-il envisageable de transposer cette expérience fondée sur le travail agricole vers d'autres structures professionnelles qui ne sont ni agricoles, ni industrielles, mais qui sont des entités de services ? Je pense aux cabinets de conseil, ou à des structures plus grosses comme les compagnies d'assurances, les banques, boîtes d'informatique par exemple.

Dans les structures d'Église, l'expérience de Maylis semble plus facilement transposable, même si ce ne sera pas directement en rapport avec l'écologie. Peut-on parler par exemple d'une écologie de la pastorale paroissiale ? Par contre, les principes managériaux de la Règle de Saint Benoît peuvent s'y appliquer.

TRP. François You : Dans la nature, la force d'un écosystème et sa durabilité résident dans le fait de l'interdépendance de tous ses éléments : tous ont besoin de tous, comme je l'ai rappelé plus haut. La chaîne est intéressante à contempler. Les végétaux se nourrissent des sels minéraux qu'ils trouvent dans le sol. Ils se développent, se font manger par les animaux qui en ont besoin pour leur nourriture. Mais ceux-ci vont éjecter leurs déchets, qui à leur tour vont servir à féconder la terre et permettre aux végétaux de mieux pousser, etc. On a aussi l'exemple d'associations naturelles entre éléments différents, mais qui se complètent, chacun ayant besoin de l'autre pour vivre. On appelle cela une symbiose. Par exemple les arbres ont besoin de sels minéraux pour se développer. Ce sont des champignons, s'accrochant sur leurs racines, qui leur apporteront cet élément. Mais les champignons quant à eux ont besoin de sucre, et ce sont les arbres qui leur fourniront cette substance. La symbiose est une association d'éléments où les deux partenaires ont besoin l'un de l'autre pour pouvoir durer. La vie ne fonctionne pas à sens unique, avec un riche, un gros, qui ne ferait que donner au petit. Pour qu'il y ait vie, il faut qu'il y ait échange dans les deux sens. Chacun donne et chacun reçoit.

D'autre part, il me semble qu'un élément essentiel de l'écologie intégrale réside dans le fait

de pouvoir se renouveler, clé de compréhension de ce qu'on appelle le développement durable. Dans les relations humaines, cela se traduit par le passage du « faire pour » au « faire avec », qui n'est qu'une manière d'appliquer le principe de symbiose.

- Le « faire pour » : je suis responsable d'un groupe humain, je mets mes compétences au service de ce groupe, et j'agis pour lui en vue de son développement. J'utilise mes collaborateurs pour prolonger mon action ... mais ces derniers sont davantage considérés comme des courroies de transmission de la pensée du chef que comme des partenaires qui portent avec moi le projet. Tout ne part que de la tête pour rejoindre les périphéries. Un tel système ne peut pas durer longtemps.

- Le « faire avec » : je dirige un groupe humain, nous avons une mission. Nous sommes tous participants de celle-ci, nous y réfléchissons ensemble, nous mûrissons ensemble les actions à entreprendre. Chacun apporte ses lumières, ses compétences. Ensuite le chef décidera et tous, nous mettrons nos compétences au service de l'action commune.

- Dans le cadre du « faire pour », une communauté ecclésiale se met au service de la paroisse, afin de remplir telle tâche apostolique pour laquelle elle est compétente. C'est elle qui organise tout, qui gère tout selon ses principes à elle, sans permettre à des membres de la paroisse d'apporter un autre son de cloche.

- Dans le cadre du « faire avec », cette même communauté ecclésiale, au service de la paroisse, propose ses richesses mais accueille aussi celles, différentes, proposées par des paroissiens, pour bâtir ensemble un projet commun, une action au service de la paroisse. Le résultat sera différent de celui auquel serait arrivée la communauté ecclésiale en travaillant seule, mais justement il aura la richesse d'avoir permis l'investissement de l'ensemble des paroissiens.

Il me semble que ce passage du « faire pour » au « faire avec » s'applique à toutes les sortes de groupes humains. Pour qu'une association fonctionne bien, elle doit correspondre à une symbiose où chacun reçoit et donne.

Jean-Paul Guitton : Très Révérend Père, j'aimerais vous présenter deux questions, l'une liée à l'actualité, l'autre à la communication. L'actualité me pousse en effet à vous poser d'abord une question qui n'est pas directement liée à votre exposé. Il s'agit tout simplement de

demander à un moine ce que lui inspire le «confinement» qui nous est imposé, ... car le moine vit en permanence dans une forme de confinement.

Vivant le confinement à la campagne, je me fais l'impression de vivre comme un chartreux, avec un temps passé dans mon jardin, un temps de lecture, un temps de prière et de méditation, un temps de détente. Outre la limitation à la cellule conjugale, la vie de communauté passe par internet, ce qui est original et probablement pernicieux... Que peut en dire un moine, quels conseils peut-il donner, en étant conscient que le confinement du COVID nous est imposé, comme pour le prisonnier, alors que le confinement dans un monastère est choisi et accepté ?

S'agissant de votre exposé, une première remarque : il a sans doute fallu de l'humilité à la communauté de Maylis pour admettre, après cinquante ans de prospérité de sa plante, qu'elle ne possédait quand même pas toutes les bonnes pratiques, puisque ladite plante dépérissait. Mais c'est cette humilité - et la recherche d'une aide extérieure - qui lui a permis de progresser. Nous avons tendance à penser que les moines savent tout des pratiques agricoles. Mais parfois, la nature résiste... Vous ne citez pas la Genèse, en tout cas pas explicitement, semble-t-il. Or, ne s'agit-il pas de l'application du précepte de la «maîtrise de la terre» ? (Gen, 1- 26 à 29, et 2-15) ? Cela nous est demandé, mais comme créatures, avec la conscience de nos limites.

Ensuite, sur l'équilibre de vie, des précisions peuvent sans doute être apportées, car celui-ci dépend d'un certain nombre de facteurs. Le pape François rappelle dans *Laudato si* que le précepte *ora et labora* était «révolutionnaire» (n° 126) au temps de saint Benoît. Il est évident que le partage entre travail, prière, détente et communauté doit être adapté, non seulement en fonction de l'état de vie de chacun, mais également aux conditions économiques et sociales du siècle dans lequel on vit. Dans quelle mesure l'exemple des moines peut-il servir aux laïcs, dont une très petite minorité sans doute pourrait affirmer aujourd'hui : «notre activité professionnelle est au service de la prière» ?

TRP. François You : Pour les moines, le confinement fut une bénédiction, un vrai cadeau qui nous a poussés à revenir à l'essentiel de notre vocation : un certain retrait pour être davantage sensibles à la vie intérieure. L'équilibre entre le travail et la prière n'est pas facile à tenir, car une entreprise économique, pour vivre, a besoin de

progresser. Elle fera donc pression pour qu'on lui donne une certaine priorité dans la vie courante ... ce qui risque de se réaliser au détriment de la vie de prière ou de la vie communautaire. Le confinement a permis, pendant un certain temps, de ne plus sentir la pression des activités économiques ou de l'accueil. Ce fut une libération... mais maintenant il nous faut relancer l'activité économique, et les demandes d'accueil vont reprendre. Dans toutes les communautés, il y aura des réunions de travail/réflexion pour définir les éléments positifs que nous a fait vivre le confinement et réfléchir aux moyens de maintenir ces éléments dans une vie plus ordinaire.

Je me demande si, dans la vie monastique, le noyau ne se concentre pas dans l'importance de préserver des zones de **gratuité** dans notre vie. A Maylis, nous avons profité de la moindre pression des événements pour nous offrir des pique-niques communautaires dans l'enclos du monastère, ou bien la possibilité de regarder un film ensemble, tandis que chacun pouvait aussi s'octroyer des moments de prière plus libres, plus spontanés.

Je ne garantis pas que cette exigence de gratuité expérimentée dans ma communauté rejoigne forcément tout un chacun de nos concitoyens. Cependant notre vie moderne se veut hyper-efficace ... Or il est permis de se demander si la quantité d'activités entreprises ne joue pas au détriment d'une certaine qualité de vie. Quand le Pape, parlant à des directeurs d'écoles, présente comme modèle d'éducation réussie la capacité de former des poètes, je ne crois pas qu'il soit très loin de notre propos.

L'homme a besoin de gratuité pour pouvoir accueillir et développer ses richesses les plus personnelles, son individualité la plus profonde. Il a besoin d'espaces, géographiques et temporels, où il puisse être vraiment lui-même, en toute liberté, sans nécessité de produire, d'être efficace, de correspondre à une attente ou un besoin. On sent très bien cela dans la vie monastique : dans nos vies très réglées, si nous ne veillons pas à laisser des espaces de liberté où chacun puisse se laisser être, sans contraintes, eh bien, la vie se dessèche, la prière deviendra plus formelle, les services rendus entre nous plus secs.

Dans la nature, on retrouve un peu le même besoin. Imaginez que la terre ne soit recouverte que d'étendues de champs cultivés, elle ne se renouvellerait plus dans les espèces existantes. La nature « fonctionnerait » au service de l'homme, mais sans se renouveler, sans « inventer » de nouvelles espèces. Pourrions-nous encore parler

de vie ? Les forêts, en particulier les « forêts vierges » où la nature peut encore être elle-même sans contraintes, représentent cette dimension de liberté dont la vie a besoin. On a là une des raisons pour lesquelles le Pape s'est tellement investi au service de l'Amazonie. Pas simplement parce que les arbres participent à la réutilisation du gaz carbonique, mais aussi pour le réservoir de biodiversité que représentent ces espaces.

Jean-François Lambert : Merci Père, pour cette réflexion/méditation empreinte de sérénité, ce qui manque souvent aux débats sur les questions d'écologie. Trois éléments me semblent particulièrement marquants : le lien, l'unité largement soulignée dans *Laudato Si*, entre la terre, l'homme et Dieu ; l'importance du « déchet » comme possible source de fécondité ; et l'idée que c'est bien « de l'intérieur » qu'il faut faire advenir « ce qui manque ».

Je voudrais profiter de cet échange pour partager avec vous une question, sinon un malaise, qui m'habite depuis la lecture, en 1982, de l'ouvrage *Dieu sans idée du mal* de Jean-Miguel Garrigues (Editions Criterion). Particulièrement dans le premier chapitre, l'auteur insiste sur le caractère « éphémère » de la création : « La création n'a pas son but en elle-même (...), elle est un héritage et (...) comme tout héritage, elle est faite pour être dépensée (...), pour être usée, car elle est le chemin pour nos libertés » (p.26). « Le cosmos est fait en quelque sorte pour être la chrysalide de l'homme et d'un homme nouveau ». Comme il faut que la chrysalide « craque » pour qu'advienne le papillon, il faut, selon J.M. Garrigues, que le cosmos « craque » pour qu'advienne l'homme nouveau. « L'homme n'est pas fait pour s'insérer dans le cosmos comme un rouage (...), comme si les lois de la nature et le statut du cosmos actuel étaient faits pour s'éterniser » (p.27). L'essentiel du premier chapitre de l'ouvrage est consacré à cette idée que, comme dans *Le tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne, il faut qu'on « brûle presque le bateau tout entier, pour qu'arrive à terme ce qui est fait pour arriver à terme, en l'occurrence le navigateur » (p.28). Cette vision, selon J.M. Garrigues, est celle des Pères de l'Église, en particulier celle de Saint Irénée de Lyon. En bref, « Il n'y a pas à s'effrayer si ce monde ancien s'use, il est fait pour cela », et donc « Le chrétien n'est pas là pour éterniser le monde... » (p.29).

Beaucoup d'autres citations de ce premier chapitre confortent ce point de vue que je partage

assez largement, mais j'en reste personnellement d'autant plus embarrassé qu'il semble difficilement compatible avec l'esprit de *Laudato Si*. Votre éclairage nous sera précieux !

TRP. François You : Je n'ai ni la culture ni la compétence théologique du P. Garrigues. Je me garderai donc bien de l'affronter directement. Il y a quelque temps, j'aurais facilement défendu une position similaire à celle que vous décrivez. Pourtant, depuis *Laudato Si*, et surtout depuis que cette encyclique commence à porter un peu de fruit en moi, j'avoue que je suis très impressionné par la cohérence interne de l'ensemble de la création. D'ailleurs les scientifiques le disent, tout est en lien, en relation, dans la création. Elle est vraiment présidée par une même pensée créatrice, un même « *logos* ». Ses éléments ne sont pas disparates.

Les paroles de saint Paul, qui autrefois me paraissaient très étranges, commencent à trouver un écho en moi : « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. Car la création a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage de la dégradation, pour connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu. Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. » (Rm 8, 19-22)

La création est solidaire de l'état de l'homme. Elle pâtit aujourd'hui de la dimension pécheresse de celui-ci, et « attend la révélation des fils de Dieu ... la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu ». Je n'ai pas approfondi la question, mais je ne serais pas étonné que l'avènement de l'homme nouveau, corresponde à, ou entraîne, l'avènement d'un monde nouveau. Finalement, que notre situation nouvelle d'hommes glorifiés soit associée à un nouvel état de notre monde d'aujourd'hui.

Je m'égare peut-être, je ne suis pas un expert. Ce que je voudrais faire passer, c'est cette prise de

conscience que la création forme un tout. Nous sommes en cohérence avec l'ensemble de la création qui nous entoure, solidaires de tout ce qui la constitue. Certes nous en sommes les gardiens, les jardiniers, mais **à l'intérieur** de celle-ci. Pouvons-nous être pensés en dehors de cette création ? Même dans l'état glorieux ! Le fait que notre corps lui-même passe à un nouvel état, tout en restant notre corps, n'implique-t-il pas que ce monde dans lequel nous avons été créés, passe, lui aussi à un état glorieux ?

Marie-Joëlle Guillaume : Nous arrivons au terme de ce beau débat, à la fois contemplatif et actif ! Une chose me frappe particulièrement dans l'expérience vécue par les moines de Maylis autour du destin de leur plante, mais aussi dans les orientations de notre débat lui-même : l'atmosphère et la volonté profondément *pacificatrices* qui semblent naître spontanément de ce nouveau regard sur la Création. L'homme a intensément besoin de paix, mais songe-t-il assez que celle-ci ne saurait lui venir en dehors d'une adhésion intime aux ressorts de la Création ?

Un point n'a pas été abordé dans nos échanges, sauf indirectement par le P. You dans sa brève allusion à l'Amazonie. Or il me semble que ce point devrait être un prolongement naturel, au niveau « macro », de tout ce qui a été énoncé au niveau « micro » de l'expérience citée. Je veux parler de la *destination universelle des biens*, corollaire du respect de la terre vue comme un don. Cet élément fondamental de l'équilibre humain et social - sur lequel insiste le pape François à la suite de toute la doctrine sociale de l'Eglise - est inséparable de notre enracinement dans la Création. Faire fructifier cette dernière au service du bien commun, cela veut dire aussi respecter les traditions paysannes partout dans le monde, et non les asservir aux logiques financières mondialistes. Cela veut dire s'orienter vers une compréhension fine des complémentarités entre villes et terroirs d'un même pays, etc. Il y a là, pour l'Académie, un bon terrain à... défricher dans l'avenir !

Séance du 19 mars 2020